



MARTIN VANIER

Professeur de géographie à l'École d'urbanisme de Paris

VILLE, AGRICULTURE ET RAPPORTS AUGMENTÉS

436

Lorsque les mots s'entrechoquent, adviennent parfois quelques précieuses étincelles qu'il faut tenter de capter pour lancer un foyer nouveau. « Urbanisme » frotté avec « agricole », ou « agriculture » avec « urbaine » font comme des silex dont on peut espérer de telles étincelles. Tout esprit de bon sens l'affirmera : *a priori*, il n'y a pas d'agriculture urbaine, et l'urbanisme est l'inverse de l'agriculture. Alors à quoi bon frotter ces silex ? Quelles étincelles en espérer ? Quelle mise à feu pour lancer quel foyer nouveau ?

Cette rugueuse entrée en matière veut relever le défi des contraires et des assemblages paradoxaux, autrement dit de l'hybridation. Tous les hybrides ne sont pas féconds, mais tous recherchent une augmentation des capacités initiales des espèces hybridées. C'est la différence entre l'hybridation et le métissage, c'est-à-dire entre l'« ubris », qui est l'excès, et la « métis », qui est la ruse.

En ville, il arrive – depuis toujours à vrai dire – que l'on jardine, que l'on soigne les plantes et les arbres, que l'on préserve religieusement (parfois au sens propre) quelques microterroirs et autres traces résiduelles d'un passé agraire, que l'on cultive des délaissés et autres interstices, que l'on élève plus ou moins en cachette. Tout cela relève de la ruse (et souvent de l'héritage), pas de la mise à feu. Et on reste très loin de l'agriculture, telle que l'entendent les acteurs de l'économie en question. Tant qu'à frotter les contraires, allons plutôt au-devant de cette augmentation des capacités des espèces qui résulterait de leur hybridation : augmentation de l'espèce « ville » (et son urbanisme), augmentation de l'espèce « agriculture ». Et, à partir d'elles, nouveau foyer des rapports augmentés.

Augmentation de l'espèce « ville »

Les mauvais esprits diront pour commencer que l'espèce « ville » n'a nul besoin d'hybridation pour augmenter. C'est confondre l'espèce et l'espace. L'espace urbain augmente avec la population. L'urbanisation est le pire ennemi de l'agriculture. L'inflation urbaine spatiale est d'ailleurs l'objet de l'urbanisme qui veut être l'art de la tempérer, de la raisonner, de la limiter, y compris lorsqu'il s'agit de repousser ces fameuses limites de la ville un peu plus en profondeur dans l'espace agricole. Mais nous ne parlons pas ici de cette augmentation-là.

Il y a augmentation de l'espèce « ville » dès lors qu'il y a changement de nature de l'urbain, du fait de son hybridation avec la fonction agricole. L'urbain, c'est de la concentration, de l'intensification des circulations, de la condensation des échanges, de l'enchevêtrement d'activités complémentaires, qui font que la ville est dite tout à la fois fille du commerce, fille de la banque, fille de l'industrie, fille du savoir, fille du pouvoir, etc. Mais quant aux rapports immémoriaux entre œuvre urbaine et œuvre agricole, ils sont faits de bien plus de rejets réciproques que de greffes réussies. Qu'est-ce que le projet d'une agriculture dans la ville vient augmenter chez l'espèce d'espace qu'est la ville ?

Écartons les configurations bien connues des villes encore largement rurales et agraires des pays en voie de développement ou des petites unités urbaines des pays industriels développés, pour ne considérer que la plus improbable : le projet agricole dans l'espace urbain dense des cœurs de métropoles modernes.

Ce que ce projet apporte à ces configurations, ce ne sont pas fondamentalement de nouvelles fonctions productives : l'urbain en est déjà doté de tous ordres, et l'activité agricole qui pourrait s'y ajouter restera toujours confidentielle. Ce n'est pas tant non plus un nouveau rapport au foncier et à la valorisation collective de l'espace ouvert non bâti : les cœurs métropolitains cultivent leurs espaces de nature en tant qu'espaces publics depuis des siècles, pour des raisons esthétiques, symboliques, récréatives, hygiéniques ou autres, mais très rarement agricoles. Enfin, et contrairement à une idée très en vogue, ce ne sont pas des capacités d'approvisionnement plus autonomes dans la visée de sociétés urbaines qui s'autoalimenteraient : cet enjeu-là est celui des couronnes et des marges périurbaines et l'a toujours été, mais ne relève pas du cœur de la zone dense.

Ce que le projet agricole augmente dans le monde urbain dense relève du domaine des compétences, tant des compétences collectives, profanes, savantes, professionnalisées ou non, que des compétences personnelles. Il semblait acquis, depuis que la division spatiale du travail distingue les villes et les campagnes, que les compétences agraires étaient propres à ces dernières. À tort (car il y a toujours eu concentration des compétences agronomiques dans les centres scientifiques urbains) et à raison (car l'inculture agricole des urbains est immense), le savoir agricole est réputé étranger à la société urbaine.

Or, voilà que des citoyens se passionnent pour ce qu'ils pourraient faire pousser dans les conditions les plus improbables, et ce qu'ils pourraient produire eux-mêmes à partir du vivant ; ce qu'ils pourraient inventer loin de l'abondance du sol, mais tout près des savoirs culturels les plus élémentaires, impliquant l'eau, la chaleur, la photosynthèse, la pollinisation, la fermentation, les cycles métaboliques, etc. Des citoyens cultivateurs, qui ne rêvent ni de la Drôme ni de la Lozère : leur terroir est résolument social et leur écosystème est celui de leurs compétences. C'est là qu'il y a véritablement augmentation de capacité.

Rien à voir avec d'authentiques cultivateurs et ce qu'il convient d'appeler la « vraie » agriculture, dira-t-on. Mais qui aurait le monopole de la décréter et comment l'empêcher d'augmenter à son tour en tant qu'espèce, au contact de ce qui lui était jusqu'alors étranger et qui bouillonne dans le monde urbain ? Dans l'hybridation, une augmentation en appelle une autre.

Augmentation de l'espèce « agriculture »

Pendant des millénaires, l'agriculture a été avant tout vivrière donc domestique. Elle est devenue alimentaire et exportatrice, d'abord très progressivement lors du renouveau médiéval, puis brusquement au XIX^e siècle avec le chemin de fer et le désenclavement des campagnes, par conséquent la formation de marchés d'approvisionnement massifs et concomitants de l'urbanisation. Dans la spécialisation et le productivisme qui s'en sont suivis, l'agriculture a encore changé de fonction : elle est devenue productrice de biens intermédiaires, soit à valeur nutritive encore, mais indirectement alimentaire (cultures fourragères et oléagineuses destinées à la production industrielle de viande), soit à valeur énergétique ou de matières premières industrielles. Chacune de ces fonctions, vivrière, alimentaire, nutritive, industrielle et énergétique, s'est ajoutée à la précédente, tout en augmentant la nature de l'agriculture, son univers technique, sa finalité économique, son rôle anthropologique. Avec l'agriculture urbaine, une nouvelle fonction prolonge la liste précédente : la fonction culinaire. Le fameux « Salon de l'agriculture » ne s'y est pas trompé, désormais une vaste foire gastronomique sur fond d'ambiance rurale stylisée et folklorisée.

Or, cette fonction culinaire, surtout lorsqu'elle ambitionne la gastronomie, ce sont les villes, et plus précisément les métropoles, qui l'ont activée ces dernières décennies. C'est à leur contact que l'agriculture a ainsi continué « d'augmenter ». Tandis que les campagnes agricoles des pays industriels développés se livraient à l'escalade productiviste que l'on sait, transformant inexorablement les divers domaines de l'agriculture en maillons de filières industrielles, et leurs actifs en salariés de ces filières, les consommateurs des villes exigeaient traçabilité, spécificité, authenticité, diversité, qualité, travail de la matière, en un mot art culinaire. Autant d'exigences citadines qui ont tiré l'agriculture vers le haut, notamment par le biais des innovations urbaines que sont le marché bio, l'Association pour le maintien d'une agriculture paysanne (Amap), le circuit « locavore », etc.

À chaque époque qui a vu l'agriculture augmenter ses fonctionnalités et muter en profondeur *via* cet ajout, le choc a été rude pour le monde du travail agricole ainsi transformé. Sur le front du productivisme classique, le paysan, devenu exploitant, tend à se transformer en simple opérateur. Avec l'agriculture urbaine et ses nouveaux venus, c'est un autre choc culturel qui émerge. L'invocation de la ruralité vraie et de la campagne nourricière, face à des intérêts urbains encore présentés comme dévorants, est une première réaction emblématique du désarroi profond d'une profession qui doute d'elle-même. Il y en aura d'autres. Cependant, il semble difficile désormais que ces doutes puissent être levés, et des perspectives nouvelles ouvertes, sans les acteurs urbains qui ont fait de l'agriculture, d'une façon ou d'une autre, une nouvelle et belle affaire pour la ville tout entière.

Nouveau foyer des rapports augmentés

Une ville et un urbanisme qui « augmentent » leurs conceptions propres *via* l'agriculture, d'une part ; une agriculture qui « augmente » ses fonctions et finalités sous l'impulsion des acteurs en question, d'autre part : on voit bien le nouveau foyer des rapports augmentés qui se dessine, mais il n'aurait que l'épaisseur d'un artifice s'il ne s'inscrivait dans un système agricole et territorial bien plus ample.

En effet, l'agriculture urbaine, celle des niches productives, des innovations hors-sol et des expérimentations sociales n'est qu'une infime part de l'agriculture dans son ensemble, et le restera. En outre, l'urbanisme ne fera pas de l'aventure agricole urbaine l'alpha et l'oméga de toutes les innovations urbaines – même si le courant en ce sens est actuellement impétueux. Afin qu'elles aient un sens, les augmentations doivent rester liées à ce que l'espèce propose dans toutes ses qualités, tant l'espèce « ville » que l'espèce « agriculture ». Et où donc les trouver dans leur gamme respective la plus complète sinon dans ces vastes aires que l'on nomme régions métropolitaines ? C'est là qu'est le foyer nouveau, celui qui peut s'activer des étincelles constatées ici au départ.

La métropole comme nouveau foyer des rapports augmentés entre l'urbain et l'agricole, ce sont deux gammes de possibilités et les réseaux qui permettent d'en jouer :

- la gamme des espaces, fonctions et types agricoles, y compris ceux de la zone dense où se jouent des enjeux agricoles qui peuvent paraître bien légers pour l'agriculture au sens classique, mais n'en sont pas moins très mobilisateurs pour une nouvelle génération d'acteurs ;
- la gamme des espaces, fonctions et types urbains, y compris ceux, qu'à quelques dizaines de kilomètres des cœurs urbains, on continue parfois à qualifier de ruraux en dépit de leur complète intégration dans toutes les logiques économiques, fonctionnelles, sociales et culturelles de l'aire métropolitaine en question ;
- les réseaux d'acteurs, de projets, de commercialisation, de consommateurs solidaires de producteurs et de producteurs rassembleurs de consommateurs, de financement, d'ingénierie, de compétences, d'innovation, d'engagement citoyen, de territoires et de terroirs, de marchés, de tiers lieux dédiés, et tant d'autres qui n'en finissent pas de surprendre les anciennes références.

Parmi d'autres régions métropolitaines dans le monde, la région francilienne a toutes les disponibilités naturelles et les appétences culturelles pour lier ces deux gammes grâce à ces multiples réseaux. Le formidable différentiel de densités qui la caractérise – des 40 000 habitants au km² des quartiers du 11^e arrondissement aux 30 habitants au km² des marges orientales de la Seine-et-Marne – est le premier de ses atouts, parce qu'il permet de combiner des logiques et des ressources aux antipodes les unes des autres. Il y faut des sujets communs, car les raisons de se distinguer, voire de se tourner le dos, ne manquent pas. Le goût et la fierté culinaires en sont un, majeur, historique, structurant pour toute la société dans sa diversité. C'est le carburant de ce qui cherche aujourd'hui à s'inventer au nom de la « gouvernance alimentaire » des espaces métropolitains. La métropole francilienne, ses terroirs, ses réseaux, ses mondes de travail du fait alimentaire au sens le plus large, ses valeurs qui sont ses marqueurs, ses collectifs porteurs d'innovation, sont les atouts nécessaires à cette gouvernance, dont l'avènement signera la reconnaissance de l'agriculture urbaine comme de l'urbanisme agricole.

Il y a plus de cinquante ans, la célèbre urbaniste Françoise Choay commençait sa fameuse anthologie par l'affirmation suivante : « La société est industrielle, la ville est son horizon¹. » On mesure à quel point les temps ont changé. Il n'y a plus une, mais plusieurs propositions pour les décrire désormais : « la société est multicompetente, les réseaux sont son horizon », « la société est en réseaux, la ville-campagne est son horizon », « la société est métropolisée, l'espace des ressources finies est son horizon », etc. Nous verrons bien lesquelles de ces nouvelles perspectives feront un jour anthologie à leur tour. En attendant, métropole et agriculture ont fort à faire ensemble.

1. Françoise Choay,
L'Urbanisme, utopies et réalités.
Une anthologie, Paris, Seuil,
1965.